

La Société de Géographie de Marseille à Postdam chez Frédéric II

Nous nous trouvons sur un territoire riche d'événements passés.

Chacun de nous se souvient de ceux qu'on a appelé les rois de Prusse ou plus spécialement des "électeurs de Brandebourg".

C'est d'abord le "grand électeur" Frédéric Guillaume; créateur de l'Etat prussien celui qui releva le Brandebourg affaibli par la Guerre de Trente ans. et qui surtout attira en Prusse des étrangers

Son arrière petit fils Frédéric II dit "le Grand" né à Berlin en 1712 est monté au trône de Prusse en 1740.

Traumatisé par son père qui n'acceptait pas qu'il s'intéresse à la littérature et à la musique, il eut pour réaction non seulement d'honorer ostensiblement les musiciens mais encore de restaurer la tradition ouverte par Frédéric Guillaume en privilégiant les littératures étrangères à la Prusse et considérant déjà que ce que l'on a appelé le cosmopolitisme du XVIII^e siècle s'ouvrait sur l'Europe.

Il fut ainsi très fervent de la culture française et parlait aussi bien français que sa langue maternelle.

Ses ordres étaient donnés en français et il écrivit quelques ouvrages dans notre langue notamment "Histoire de mon temps" ..

Il n'est pas étonnant qu'il ait ressenti quelque inclination en faveur des auteurs français.

Il se voulut ami de nos philosophes.

Apparemment sincère dans son culte des valeurs, il fut gratifié par Voltaire de quelques titres honorifiques comme celui de "Salomon du Nord". Quoiqu'identifié comme despote, il aurait eu le mérite d'être un "despote éclairé".

Voici ce qu'écrivait Frédéric II à Voltaire le 8 Août 1736 :

Monsieur, quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages . Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit.

Il allait même jusqu'à une certaine complicité à une époque où les idées les plus contrariantes pouvaient être censurées par le pouvoir.

Envoyant à Voltaire une apologie de Wolf qu'il venait d'écrire, le prince lui demandait de lui communiquer les manuscrits dont il jugerait prudent de différer la publication :

"Si parmi vos manuscrits il y en a quelqu'un que par circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver, dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours : mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur. Ah ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ! Je ne craindrais autre chose sinon que ce pays, peu fertile en lauriers, n'en fournisse pas autant que vos ouvrages en méritent.

Voltaire lui répond en ces termes le 26 Août 1736 :

Monseigneur, Il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre altesse royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre humain, que j'ai toujours eu dans le coeur et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâce au soin que vous prenez de cultiver , par la saine philosophie, une âme née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage ? vous le sentez, monseigneur ; c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité : vous faites précisément le contraire.

Ces belles paroles datent de 1736. Quatre ans après c'est, pour Voltaire, la grande déception.

Seule Mme Denis sa nièce avait eu l'intuition de l'hypocrisie du monarque. Voltaire trop enthousiaste ne l'avait pas écouté et s'était empressé de répondre favorablement à l'invitation et à croire aux promesses de ce roi de Prusse.

Il a compris tardivement que Frédéric II se moquait de lui.

Il avait en fait été attiré par les promesses comprenant le voyage payé, le poste de chambellan, la grand' croix de l'ordre du mérite et une pension de 20000 livres. On pense que ces promesses ont été honorées mais elles n'ont pas calmé le ressentiment de celui qui s'est senti trahi.

Il fait allusion ensuite à l'une de ces lettres que lui écrivait ce Salomon du Nord :

Vous vous souvenez de cette belle lettre ,dit-il à Mme Denis, lettre qui ne vous a jamais rassurée.

Voici ce que Frédéric II écrivait à Voltaire :

Vous êtes philosophe : je le suis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple et de plus dans l'ordre que des philosophes faits pour vivre ensemble, réunis par la même étude, par le même goût et par une façon de penser semblable, se donnant cette satisfaction ?

Voltaire était-il naïf ? ou trop crédule dans ses enthousiasmes ? N'avait-il pas écouté sa nièce qui avait des doutes sur la sincérité de l'invitation de Frédéric II au château de *Sans Souci* car c'était pour elle le château des soucis ?

Pour nous en rendre compte nous disposons d'un document intéressant : Il s'agit de la fameuse lettre écrite à cette nièce Mme Denis le 18 Décembre 1752

"J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sottie mort....

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à désertier honnêtement ... à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'on a pressé l'orange. Il faut penser à sauver l'écorce.

Je vais me faire pour mon instruction un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie mon esclave. ; mon cher ami veut dire vous m'êtes plus qu'indifférent. Entendez par je vous rendrai heureux : je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.

Le dictionnaire peut être long.

C'est un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Tout ce que j'ai vu est-il possible ? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui ! Dire à un homme les choses les plus tendres et écrire contre lui des brocures !"

Voltaire avait eu connaissance d'écrits peu flatteurs à son égard que Frédéric II avait rédigés en faveur de Maupertuis qui avait osé comparer un académicien de Berlin à un académicien de Paris.

Il poursuit :

Arracher un homme de sa patrie par les promesses les plus sacrées et le maltraiter avec la malice la plus noire ! Que de contrastes ! et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques et que j'ai cru philosophe ! et je l'ai appelé le Salomon du Nord !

il se considère, par l'effet de la colère comme "arraché".

Il fait allusion ensuite à l'une de ces lettres que lui écrivait ce Salomon du Nord : *Vous vous souvenez de cette belle lettre dit-il à Mme Denis, lettre qui ne vous a jamais rassurée.*

Madame Denis, capable d'intuition comme beaucoup d'autres femmes, avait compris bien avant Voltaire ce qu'il y avait de sournois dans le comportement de Frédéric II

Elle savait bien avant l'invitation officielle, que le machiavélisme n'était pas étranger à l'esprit du monarque.

Quiconque connaît un peu l'Histoire sait que l'arrière pensée de Frédéric II vise avant tout son intérêt. On doit savoir qu'il a voulu enrichir ses provinces et notamment redonner de l'éclat à la Silésie qui avait été ruinée par deux guerres. Pour ce faire, il avait attiré d'autres étrangers que les agences de Francfort et de Hambourg avaient été chargées de recruter. Il avait même fait venir des artisans français pour travailler aux manufactures de drap à Postdam et à Breslau et de porcelaine à Berlin. C'est également grâce à ces immigrés que les mines de Silésie furent utilement exploitées.

Devons nous en conclure que Voltaire fasciné par le prestige de ce "Salomon" n'a compris que tardivement les intentions de son hôte ?

Aux valeurs matérielles, il fallait adjoindre celles de la philosophie.

Ce rappel historique a été exposé avant notre arrivée à Postdam par Michel Henriot

Notre guide, Mme Isabelle legrand, a donné ensuite une explication au revirement subit de Frédéric II. Selon elle Maupertuis n'était pas le seul à mériter la préférence du monarque : certains observateurs ont persuadé Frédéric II que Voltaire pouvait être dangereux , le qualifiant même d'espion.

